# LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION,

## JOURNAL POLITIQUE, AGRICOLE LITTERAIRE ET COMMERCIAL

**VOL. V.** **NAPOLEONVILLE, DIMANCHE 6 MAI 1855.** **NO 31**

LE PIONNIER DE L'ASSOMPTION.
PUBLIE PAR
AMADEO MOREL.

DIMANCHE 6 MAI 1855.



**Conditions du Journal :**

ABONNEMENT.—L'abonnement est payable D'AVANCE.

POUR UN AN : : : : : : : : : : $5 00
POUR SIX MOIS : : : : : : : : : 3 00

AGENTS DU PIONNIER.

| | |
|---|---|
| NLLE-ORLEANS . . | M. E. Eude, Passage de la Bourse, No 35, encoignure Conti. |
| ASCENSION . . . . | MM. Richard & Templet. |
| RIVIERE-NEUVE. . | M. Firmin Duplessis. |
| IBERVILLE . . . . . | M. J. Breau. |
| ST-JACQUES . . . . | M. Auguste Thériot. |
| ST-JEAN BAPTISTE, ST. CHARLES . | M. Edgard Perret |
| PONT-BREAUX, At. | Edmond Bulliard. |
| THIBODAUX . . . . | M. Adolphe Blanchard. |
| HOUMA . . . . . | M. F. Gagné. |
| STE MARIE . . . . | M. Etienne Penisson. |
| ASSOMPTION . . . . | G. Rodriguez, Café *Star*. |
| BELLE RIVIERE . . | M. Pierre Thériot. |
| PAINCOURTVILLE, . | M. C. J. E. Gauthier, |

☞ Dans les paroisses où nous n'avons pas nommé d'agents, nous prions les Maîtres de Poste de vouloir se charger de l'agence de notre feuille.

ANNONCES: Pour les insertions, annonces à la, etc., etc., les conditions sont les suivantes

Par DIX LIGNES, pour la 1ère insertion $1 00

Pour les insertions suivantes : : : : : 50

Tout abonné qui voudra suspendre son abonnement, devra prévenir, par ecrit, l'Editeur quinze jours au moins, avant l'expiration du trimestre.

On exécute à l'imprimerie du PIONNIER, et ce aux prix les plus modérés, toutes espèces d'ouvrages typographiques, (*Jobs*,) tels que, CARTES, FACTURES, PAMPHLETS, BLANCS, ETC., ETC


## NAPOLEONVILLE.

Depuis quelque temps le bayou se maintient à peu près au même niveau. Ce qui n'offre pas le volume d'eau convenable à la libre navigation.

Il serait temps qu'il atteint le point ordinaire à pareil époque, car quand le bayou est bas tout monte ici en fait de provisions et autres articles, nécessaires.

La chaleur de l'été est tempérée par une brise assez fraîche qui règne fort pendant depuis quelques jours.

Le temps est superbe, même trop beau, comme disent les habitants, car la récolte devra payer pour cet avantage éphémère.

VOYAGE DE LOUIS-NAPOLEON. — Le *Moniteur* annonce officiellement, que l'Empereur et l'Impératrice des Français devaient se rendre à Londres vers le milieu d'avril sur l'invitation de la Reine Victoria.

FAITS RELATIFS AUX JOURNAUX.— Une gazette d'Albany dit: Le peuple de l'Union dépense en une année $15,000 000 pour les journaux, ou le ferait, si tous les abonnés payaient leurs comptes, si tous les journaux qui sont lus dans le pays étaient mis les uns à la suite des autres, ils feraient plus de dix fois le tour de la terre, et pesent 70, 000,000 de livres. Si on les mettait dehors à sécher dans le même lieu, ils couvriraient une plus grande surface qui celle du District de Colombie.

On désigne l'Italie comme le pays où les journaux prirent naissance. Le premier parut en Angleterre sous le règne de la "bonne Reine Bess" à l'époque de l'Armement Espagnol. Il fut intitulé *Ye English Mercure*, et était imprimé à Londres par l'Imprimeur de sa Hautesse en 1588.—Le Boston News Letter de Franklin fut le premier journal qui parut en Amérique.—Il commença en 1704. Il y a cent ans qu'il n'y avait pas plus de vingt-cinq feuilles publiées en Amérique.

## LE CZAR NICOLAS
### JUGE PAR LE MONITEUR.

L'heure suprême de la postérité a sonné pour l'empereur Nicolas. La mort en l'enlevant coup à coup de la scène où son ambition, sa puissance, et son génie lui assignaient un si grand rôle, l'a placé au dessus des impressions accidentelles, variables et passionnées de la lutte, pour le faire entrer dans le jugement impartial et calme de l'histoire. L'empereur Nicolas, dont la dernière année du règne fut un défi à l'Europe, une attaque audacieuse à son indépendance, n'est plus aujourd'hui un ennemi pour personne, sa mémoire commande la vérité bien plus que son autocratie n'imposait naguère l'obéissance. L'injustice qui s'attaquerait à lui par de là la tombe ne serait qu'un sacrilège, et la vengeance qu'il le poursuivrait ne serait qu'une lacheté. Il nous sera donc facile d'être juste pour un souverain que nous devons d'autant plus respecter après sa mort, qu'il est tombe en quelque sorte l'épée à la main. C'est parce que nous nous sentons assez de modération et d'équité pour parler de cet illustre adversaire comme il convient à la magnanimité de la France, que nous entreprenons cette tâche sans hésitation.

Et d'abord, disons-le tout de suite, si ce jugement nous est facile, c'est qu'en nous imposant le devoir d'être juste il nous laisse le droit de reconnaître ce qu'il y avait de grand dans l'adversaire qui vient de disparaître. Si nous n'avions qu'à flétrir les vices, il serait noble de nous taire : mais ayant à reconnaître loyalement des mobiles, des sentiments, des situations qui n'ont rien de vulgaire, il est utile de parler et de mesurer à la grandeur même de cet adversaire le péril qu'il faisait courir à l'Europe.

Ce serait mal comprendre le sens véritable de l'histoire des peuples que de ne pas reconnaître les anologies morales qui existent entre une nation et une dynastie. Une race d'empereurs et de rois est nécessairement le type des mœurs, des habitudes, du sentiment, du caractère de la nation qu'elle domine, du sein de laquelle elle est sortie et dont elle est, pour ainsi dire, l'image et le résumé au sujet de son organisation sociale. Ce que les Césars furent pour Rome conquérante, ce que les Capétiens furent pour la France aristocratique et féodale, ce que les Stuarts furent pour l'Angleterre catholique et chevaleresque, ce que les Habsbourg furent pour l'Allemagne, les Romanoff le furent pour la Russie, Pierre-le-Grand sortit de cette barbarie déjà altérée et mêlée d'esprit chrétien, et qui, par ce mélange de slavisme et de christianisme, produisit quelque chose de nouveau et de singulièrement viril dans la société européenne, déja vieillie. Ce n'était plus la barbarie, et ce n'était pas encore la civilisation.

La vie politique et religieuse venait de se manifester coup à coup dans un immense empire, ramené à l'unité par un homme de génie, et la vie sociale n'y existait pas. L'autorité s'y était constituée, et les notions les plus élémentaires du droit y étaient inconnues. Cet empire de 60 millions d'esclaves renaissait comme il devait vivre dans la volonté d'un chef en qui s'incarnaient non seulement le pouvoir politique et civil, mais encore le dogme invariable et sacré. Dans ce vaste Etat le plus vaste du globe, il n'y avait place nulle part pour la liberté, pas même dans la conscience ! L'obéissance était le seul devoir des sujets, comme le commandement, le droit absolu du souverain. Pour que la Russie s'élevât si vite à un rôle si considérable dans le mouvement européen, il fallait des régnes aussi glorieux que ceux qui lui ont été donnés par sa fortune en moins d'un siècle et demi ; il fallait un fondateur comme Pierre Ier, des successeurs comme Catherine II, Alexandre et Nicolas. Ce peuple ne pouvait échapper à la barbarie qu'en se livrant au despotisme et en marchant comme une légion sous l'autorité des czars.

Cette race des Czars, dont le rôle historique et le caractère moral n'apparurent qu'au commencement du dix-huitième siècle, avec le règne de Pierre-le-Grand, semblait avoir été façonné par la Providence sur le modèle même de la nation qui devait se résumer en elle. A cent ans de distance, Pierre et Nicolas en furent peut-être les types les plus accomplis. Mélange de ruse et de force, de supertision et de génie de brutalité et de grâce, de prudence et d'audace, de calcul et d'entraînement, de rudesse moscovite et de finesse grecque, cette race avait dans sa nature même, dans sa physionomie imposante, dans son esprit guerrier, dans son activité fiévreuse et jusque dans ses proportions gigantesques, quelque chose qui annonçait la domination. En voyant les princes qui l'ont le plus exactement personnifié dans l'histoire, on ne reconnaissait pas seulement des souverains nés pour régner, on reconnaissait avant tout des maîtres pour commander.

Le jour où Pierre-le-Gaand jetait les premiers fondements d'une forteresse à l'entrée de la Néva, et marquait ainsi la place de la capitale qui devait s'appeler St-Pétersbourg, il n'élevait pas seulement une défense contre les rivalités de Charles XII ; sa prévoyance allait plus loin et mesurait déjà à travers l'espace et le temps, l'immense perspective qu'un océan ouvrait à son ambition. Fonder une marine, creuser des ports, construire des vaisseaux, former des matelots, ouvrir des chemins sur toutes les mers, devint la préoccupation la plus ardente de ce souverain. On vit alors un empereur se faire charpentier, manier le compas et la hache et apprendre à construire un navire. Ce charpentier de Sardam était tout simplement l'ouvrier sublime de la puissance maritime d'un pays qui, aspirant à dominer le monde avec la force de ses hordes inombrables, concentrées dans l'unité du despotisme, comprenait instinctivement que la mer était marquée comme le champ de bataille des luttes d'influence, d'équilibre et de domination entre les peuples.

L'empereur Nicolas recevait l'empire des mains de ses prédécesseurs, avec tous les agrandissements que son glorieux ancêtre avait rêvés. Pierre-le-Grand ne s'était pas borné à fonder un Etat, à bâtir une capitale, à organiser une armée, une marine, une police, à développer le commerce, les arts, les sciences : il avait conquis à la Russie six provinces nouvelles et trois mers, il avait vaincu Charles XII, humilié la Suède, subjugué l'Allemagne, étonné le monde. Catherine II avait enlevé une bonne part de la Pologne, mutilé et enfermé dans les limites de son empire le Caucase, la Georgie, la Crimée, le Borystène et jeté ses vaisseaux dans la mer Noire en leur montrant le chemin de Byzance. Alexandre succédait à Paul Ier dont le règne rempli d'intrigues et d'agitations s'était éteint dans une convulsion mystérieuse et sanglante. Alexandre avait lutté contre Napoléon rallié et dirigé la dernière coalition, formé la Sainte Alliance, subordonné les Etats du Nord, rattaché la Finlande consolide sa domination sur la mer Noire et la mer Caspienne par la session de la Georgie et de quatre provinces persanes.

De toutes ces conquêtes, de toutes ces usurpations, de tous ces lambeaux de territoire et de nationalité arraché à la Suède, à la Turquie à la Perse, à la Pologne, s'est formé la Russie, avec ses continents et ses océans unissant deux parties immenses de l'Europe et de l'Asie, servant de route entre la Perse et l'Inde, touchant à l'Allemagne par la Saxe et par les provinces de Moldo-Valachie, qui mettent les bouches danubiennes à la portée de longeur de son épée : dominant la mer Noire par Sébastopol, comme des citadelles du haut desquelles elle semble défier l'Indépendance des peuples, la civilisation de l'Europe, la liberté des mers : en un mot, la Russie sans contre-poids, sans rivalité, s'avançant pas à pas vers les Dardanelles pour en faire le Gibraltar formidable de l'Orient contre l'Occident : tel est l'empire qui venait d'échoir à Nicolas après la mort de son frère l'Empereur Alexandre Ier.

Qu'est devenu cet imposant héritage dans les mains de l'empereur Nicolas ? L'a-t-il bien gardé ? Son règne a-t-il continué l'œuvre des czars ses prédécesseurs ? A-t-il accompli pour sa part les volontés de Pierre Ier ? Que va dire l'histoire de cet homme qui a eu un rôle si considérable en Europe depuis trente ans, et sur cette destinée mêlée à toutes les agitations du siècle et à toutes les commotions du monde nouveau, tantôt pour les calmer comme en 1848 tantôt pour les réveiller comme dans les derniers jours de sa vie ?

Il y a un mot très flatteur sur l'empereur Nicolas et qu'un écrivain attribue au comte de la Ferronays, ambassadeur du roi Charles X à Saint-Petersbourg, au moment où le troisième fils de Paul Ier venait de monter sur le trône, après avoir vaincu une formidable insurrection militaire.

M. de la Ferronays avait été vivement impressionné de l'attitude du jeune empereur dans ce péril imminent : il avait trouvé ce lui cette majesté du courage qui domine les masses, désarme les colères, ennoblit la lutte, et il s'était écrié " Je viens de voir Pierre-le-Grand civilisé."

Ce mot d'un jour d'enthousiasme n'était pas absolument une flatterie, il y avait une idée juste dans cette pompeuse métaphore. L'ambition russe épurée par l'esprit politique, exaltée parle sentiment religieux, allait régner avec Nicolas. Ce prince en effet avait en lui toutes les qualités robustes de sa race.

La nature, le sang, la tradition, l'éducation, l'avaient fait dominateur. Sa taille gigantesque, sa tête orgueilleuse, les lignes droites et hardies de son visage, son regard sévère, froid et scrutateur dans lequel ne brillait jamais un éclair de l'âme, et dont l'impassibilité ne laissait jamais voir une émotion du cœur : sa voix sonore et pleine, son geste de commandement, sa démarche ferme et rapide comme sa volonté, tout en lui révélait son rang, sa souveraineté, sa mission. La dignité lui était si habituelle et si facile qu'il était partout le même, toujours souverain dans les pompes de sa cour, à la tête de ses troupes comme dans les familiarités de la vie intime.

En le voyant ainsi, calme simple et fier, recevoir les hommages des ambassadeurs et des courtisans, ou passer sur le front des régiments, ou courir sur les routes de ses capitales, il semblait que le génie de la royauté, épuisé et vieilli dans certaines races d'Occident, eût retrouvé sa séve, son prestige et sa virilité dans la jeunesse d'un peuple et né d'hier à la civilisation.

Assurèment il y a dans cette nature ainsi définie quelque chose de fort et de grand qui étonne et qui séduit : mais il y manque un des plus nobles attribus de l'homme, surtout quand cet homme est empereur ; c'est la bonté. Le Czar n'a jamais pardonné. Son autocratie n'était pas seulement absolue, elle était impitoyable. Elle avait pour cortège l'exil, la confiscation et les supplices. Il était aussi impossible de le toucher que de le convaincre, et son cœur fut aussi inflexible que sa volonté.

Etendre la main puissante de la Russie sur l'Europe pour l'asservir : subordonner l'Allemagne et passer au besoin sur son corps pour atteindre l'Occident ; garder les bouches du Danube comme les portes de l'Autriche, et les rives du Niémen comme l'entrée de la Prusse, étouffer les dernières palpitations de la Pologne, afin de ne pas laisser revivre une nationalité qui protège le Midi contre le Nord : placer la Baltique et la mer Noire sous la souveraineté du pavillon russe que couronnent les forts de Cronstad et de Sébastopol: tenir l'Orient en échec, affaiblir la Turquie, l'épuiser sans la tuer et attendre l'heure propice pour se jeter

---

# FEUILLETON.

## LE MEUNIER D'ANGIBAUT.

### XII.

### LES CHATEAUX EN ESPAGNE.

Cependant, ses traits réguliers avaient eu une certaine noblesse qui n'était pas complétement effacée, malgré les affreux ravages du chagrin et de la maladie, et ses long cheveux noirs en désordre s'échappant de dessous son bonnet blanc surmonté d'un chapeau d'homme d'un tissu de paille brisé et déchiré en mille endroits, donnaient quelque chose de sinistre à la physionomie étroite et basanée qu'ils ombrageaient en grande partie. On ne voyait, de cette face jaune comme du safran et dévastée par la fièvre, que deux grands yeux noirs d'une fixité effrayante, dont on rencontrait rarement le regard préoccupé, un nez très-droit et d'une forme assez belle quoique très prononcée, et une bouche livide à demi entr'ouverte. Son habillement, d'une malpropreté repoussante, appartenait à la classe bourgeoise; une mauvaise robe d'étoffe jaune dessinait un corps informe où les épaules hautes et constamment voûtées, acquis en largeur un développement disproportionné avec le reste du corps qui semblait étique, et sur lequel flottait la robe détachée et traînante d'un côté. Ses jambes maigres et noires étaient nues, et des savates immondes défendaient mal ses pieds contre les cailloux et les épines auxquels du reste ils semblaient insensibles. Elle marchait gravement, la tête penchée en avant, le regard attachée sur la terre et les mains occupées à rouler et à presser un mouchoir taché de sang.

Elle venait droit sur madame de Blanchemont, qui, dissimulant son effroi pour ne pas le communiquer à Edouard, attendait avec angoisse qu'elle prit à gauche ou a droite, pour passer auprès d'elle. Mais le spectre, car cette créature ressemblait à une apparition sinistre, marchait toujours, sans paraître prendre garde à personne, et sa physionomie, qui n'exprimait pas l'idiotisme mais un désespoir sombre passé à l'état de contemplation abstraite, ne semblait recevoir aucune impression des objets extérieurs. Cependant, lorsqu'elle arriva jusqu'à l'ombre que Marcelle projetait à ses pieds, elle s'arrêta comme si elle eût rencontré un obstacle infranchissable, et tourna brusquement le dos pour reprendre sa marche incessante et monotone.

—C'est la pauvre Bricoline, dit Rose à voix baisser la voix, quoiqu'elle fût à portee d'être entendue. C'est ma sœur ainée, qui est dérangé (c'est-à-dire folle, en termes du pays). Elle n'a que trente ans, quoiqu'elle ait l'air d'une vieille femme, et il y en a douze qu'elle ne nous a pas dit un mot, ni paru entendre notre voix. Nous ne savons pas si elle est sourde. Elle n'est pas muette, car quand elle se croit seule, elle parle quelquefois, mais cela n'a aucun sens. Elle veut toujours être seule, et elle n'est pas méchante quand on ne la contrarie pas. N'en ayez pas peur; si vous avez l'air de ne pas la voir, elle ne vous regardera seulement pas. Il n'y a que quand nous voulons la raproprier un peu, qu'elle se met en colère et se débat en criant comme si nous lui faisions du mal.

—Maman, dit Edouard qui essayait de cacher son épouvante, ramène-moi à la maison, j'ai faim.

—Comment as-tu faim ! Tu sors de table, dit Marcelle qui n'avait pas plus envie que son fils de contempler plus lontemps ce triste spectacle. Tu te trompes assurément; viens dans une autre allée; peut-être qu'il fait encore trop de soleil dans celle-ci, et que la chaleur te fatigue.

—Oui, oui, rentrons dans le taillis, dit Rose; ceci n'est pas gai à voir. Il n'y a pas de risque qu'elle nous suive, et d'ailleurs, quand elle est dans une allée, elle ne la quitte pas souvent; vous pouvez voir que celle-ci, l'herbe est brûlée au milieu, tant elle y a passé et repassé, toujours au même endroit. Pauvre sœur, quel dommage! elle était si belle et si bonne ! Je me souviens du temps où elle me portait dans ses bras et s'occupait de moi comme vous vous occupez de ce bel enfant-là. Mais depuis son malheur elle ne me connaît plus et ne se souvient pas seulement que pas seulement que j'existe.

—Ah ! ma chère mademoiselle Rose, quel affreux malheur en effet ! Et quelle en est la cause ? Est-ce un chagrin ou une maladie ? Le sait-on ?

—Hélas ! oui, on le sait bien. Mais on n'en parle pas.

—Je vous demande pardon si l'intérêt que je vous porte m'a entraînée à vous faire une question indiscrète.

—Oh ! pour vous, Madame, c'est bien différent. Il me semble que vous êtes si bonne qu'on n'est jamais humilié devant vous. Je vous dirai donc, entre nous, que ma pauvre sœur est devenue folle par suite d'un amour contrarié. Elle aimait un jeune homme très-bien et très-honnête, mais qui n'avait rien, et nos parents n'ont pas voulu consentir au mariage. Le jeune homme s'est engagé et a été se faire tuer à Alger. La pauvre Bricoline, qui avait toujours été triste et silencieuse depuis son départ, et à qui on supposait seulement de l'humeur et un chagrin qui passerait avec le temps, apprit sa mort d'une manière un peu trop cruelle. Ma mère, croyant qu'en perdant toute espérance elle en prendrait enfin son parti, lui jeta cette mauvaise nouvelle à la tête, avec des termes assez durs et dans un moment où une émotion pareille pouvait être mortelle. Ma sœur ne parut pas entendre et ne répondit rien. On était en train de souper, je m'en souviens comme d'hier, quoique je fusse bien jeune. Elle laissa tomber sa fourchette et regarda ma mère pendant plus d'un quart d'heure sans dire un mot sans baisser les yeux, et d'un airs singulier que ma mère e t peur et s'écria : Ne dirai-t-on pas qu'elle veut me dévorer ?